

L'itinéraire d'Ivan Alechine au pays des Indiens Huichols

Pierre Malherbe, « Le Carnet et les instants »

février-mars 2015

Dans *Oldies* (Galilée, 2012), Ivan Alechine était remonté à la source de ses années d'enfance, à Sauvagemont en Brabant wallon, puis nous avait entraînés à sa suite dans un voyage souvent tumultueux, celui de son adolescence et de son entrée dans un monde adulte où il peinait à trouver sa place. Proche par ses parents, Pierre et Micky Alechinsky, de toute une communauté intellectuelle et artistique extrêmement vivifiante, curieuse de tout, Ivan Alechine a raconté dans *Oldies* combien il lui avait été difficile de prendre ses propres marques. Tardivement, il s'était aperçu qu'il lui fallait absolument aborder un nouveau continent, un territoire mental et émotionnel qui lui appartienne en propre, où il allait lui aussi pouvoir expérimenter, tracer des lignes, dessiner des cercles, danser et sautiller autour d'un feu central, sans crainte de lâcher des mains.

Le nouveau livre d'Alechine, *Trébuchet*, dresse l'itinéraire qu'il a emprunté sur ce continent enfin trouvé, au Mexique, un pays qu'il connaît bien pour y résider en grande partie depuis une trentaine d'années. Toujours muni d'un appareil photographique et de carnets de notes, il n'a cessé d'arpenter les terres sèches, arides, et d'une grande pauvreté où habitent certaines communautés d'Indiens Huichols, principalement dans l'État de Jalisco. Alechine n'a pas manqué de songer évidemment au toujours mystérieux écrivain allemand B. Traven, l'auteur du *Trésor de la Sierra Madre*, dont John Huston tira un film prenant, avec Humphrey Bogart, en 1948. Mais si les territoires dans lesquels il pénètre sont presque inaccessibles et encore dangereux, violents pour les non-initiés, et pour les Blancs en particulier, Alechine a en lui-même deux boussoles mentales.

Marcel Duchamp tout d'abord, qui donne son titre au livre : « Trébuchet, portemanteau fixé au parquet, ready-made. » Avec Duchamp, Alechine joue virtuellement aux échecs, ouvre la fameuse *Boîte verte* à secrets du *Grand Verre*, et établit des parallèles en fonction de la notion d'« infra mince » qu'appliqua Duchamp à sa relation au monde, aux êtres humains, aux objets.

La deuxième boussole d'Alechine est Robert Mowry Zingg (1900-1957), qui fut ethnographe, anthropologue, photographe, et qui s'installa en 1934 dans le village de Tuxpan de Bolanos, au sein d'une communauté Huichol, afin d'en observer les rituels et traditions chamaniques. Plusieurs de ses études, notamment sur l'usage du peyotl, et sur les cycles naturels liés au culte des ancêtres, ont été publiées dans un ouvrage qui fait référence aujourd'hui, *Huichol Mythology*.

Le récit d'Ivan Alechine n'est pas à proprement parler un ouvrage d'ethnographie, même si ses descriptions de certaines pratiques et croyances des indiens Huichols s'en approchent, avec une merveilleuse précision dans la captation des choses. Il n'est pas non plus un récit autobiographique *stricto sensu*, alors que l'auteur, qui se définit joliment comme « un somnambule » (et le somnambulisme n'empêche pas d'agir, précise-t-il), ne cesse de faire des observations en aller-retour sur ce qui se passe entre lui, ses émotions, et les Huichols qu'il côtoie. Ce n'est pas non plus un traité politique sur l'état du monde aujourd'hui, bien qu'Alechine nous en dise long, à coups d'inventaires et de listes de produits commerciaux, sur les déséquilibres entre « authenticité » et « mondialisation », extrême pauvreté et consumérisme, qui affectent les populations Huichols comme bien d'autres ailleurs un peu partout sur la planète. Et cependant, *Trébuchet* est un peu tout cela à la fois, porté par une écriture d'une intense poésie, attentif au rythme, à l'élan, à l'essoufflement physique également qui gagne l'auteur dans sa quête et manque parfois de l'épuiser définitivement.

Marchant sur les traces de Zingg, comme on chercherait cet hypothétique *Trésor de la Sierra Madre*, Alechine retrouve des descendants de ceux que Zingg rencontra. Il ouvre les valises avec le chaman du village, cet autre Duchamp, qui en tire « tout le nécessaire pour communiquer avec les divinités, des objets fabriqués à partir d'un rien

choisi dans la nature, des objets propres aux manipulations mentales ». Et surtout, il observe. Certaines de ces descriptions – on pense notamment à cette scène où de petites filles jouent simplement ensemble au ballon – sont de véritables objets poétiques, descendus d'on ne sait où, s'ils ne sont issus d'une sensibilité extrême, celle que réserve le Dieu Soleil du Mexique aux émules du Voyant, Rimbaud de Charleville.

Un voyage dans l'enfance et chez les Huichol

René de Ceccatty , *Les Lettres Françaises*

février 2015 (supplément à *L'Humanité* du 12 février 2015)

Après *Oldies*, où le fils de Pierre Alechinsky évoquait son enfance, *Trébuchet* est l'hommage qu'il rend au Mexique et à ses Indiens, près desquels il a vécu de nombreuses années. Pas plus que le précédent récit, ce nouveau volume d'une autobiographie poétique ne suit les événements chronologiquement, linéairement. Il s'agit pour l'auteur de retrouver le fil poétique de la relation qu'il a établie avec le monde mexicain, qu'il analyse en empruntant souvent à Marcel Duchamp des concepts, des scènes, des systèmes poétiques, ou encore à Charles Dauterive ses fulgurances, ses métaphores, ses observations : « tu comprends, ces brins d'herbe (nous étions au milieu d'un pâturage, dans l'Oise), ces brins d'herbe, j'aimerais connaître leur vraie couleur, hors la lumière solaire, leur couleur propre. Parfois, je crois que je pourrais la saisir mieux du côté de leur ombre. »

Pour étayer ses souvenirs indiens, il se tourne aussi vers d'autres réminiscences, avec notamment un très beau portrait du peintre Jean Raine. Mais c'est aussi la petite

enfance qui resurgit dans ces pages. Et l'on comprend que le long voyage initiatique auprès des Huichol, la consommation de peyotl ont pour fonction de retrouver ces instants d'émerveillement dont le petit enfant a eu l'intuition, même avec des jouets ordinaires... C'était la période où les Européens, les « civilisés » du continent américain aussi, allaient chercher dans l'ivresse et le sacré indiens une inspiration et n'étaient pas nécessairement bien accueillis. Alejandro Jodorowski voulait enseigner le « théâtre total » aux Huichol. Et sur ses traces, Ivan Alechine n'a pas été le bienvenu : « Ils m'avaient menacé deux fois de me jeter au cachot: la première, à mon arrivée, parce que, épuisé, j'étais affamé et hagard – à peine arrivé, j'avais vomi un mélange de prunes acides et de haricots (...) La seconde à quelque minutes de mon départ, ce qui était pire. » Ce sont pourtant les descriptions des lieux de culte huichol qui donnent lieu aux pages les plus belles de ce livre, avec des cérémonies chamaniques, des voyages des morts.

Quant au titre du livre, l'auteur en donne diverses explications. Certes, un ready-made de Duchamp, qui se réfère au lance-pierre médiéval. Mais aussi une anomalie neurologique. « Je suis né avec un cerveau plus court que l'autre. Ça ne m'empêche pas de courir. Je date, les années s'additionnent et si, d'aventure, je fais un progrès, le progrès que fait le premier cerveau n'est communiqué au second qu'avec retard. Il y a parfois des années entières qui s'écoulent pour que les informations du cerveau droit soient perçues par le cerveau gauche et inversement. Des années-lumière, parfois, entre les deux. J'avance en trébuchant. »

Auprès des Huichol, l'auteur ne cherche pas seulement à retrouver une sorte de déconnexion avec le monde européen, mais au contraire, il veut être fidèle à sa perception poétique, naturelle, de la réalité extérieure et intérieure. Il ne s'agit pas d'un récit anthropologique, mais d'un voyage intérieur. Les légendes indiennes, la mythologie, les rites sont pour lui des moyens de définir ce qu'il perçoit depuis toujours de ce qui l'entoure et de ce qu'il vit au fond de lui. « Une déesse utilisera le ciel comme un tissu. Des pluies tombant sur les vallées, les montagnes, elle fera une jupe. Dans le ciel, sa jupe tourne comme une toupie. J'ai beau lever les yeux, je ne vois que le bas de la jupe brodée de villages, de femmes et d'enfants. Au-delà ne me concerne pas : c'est "l'éternité" – son buste, ses bras, son visage –, que je ne verrai jamais, à moins que, des

hauteurs où elle roule, elle ne se penche sur la cuvette de l'air et qu'elle n'y plonge les mains, le visage pour se rafraîchir à notre air. » Le ciel comme un tissu et, au-dessus, l'éternité.

Les trésors huichol de la Sierra Madre

Alain Gaillard, « L'Express »

6 février 2015

Depuis 1980, Ivan Alechine, fils du célèbre peintre et graveur belge Pierre Alechinsky, l'un des fondateurs du mouvement Cobra, chausse régulièrement des semelles de vent qui le mènent au pays de Huichols. Disséminés sur plusieurs états mexicains, dans cette Sierra Madre occidentale aride et violente, ces Amérindiens sont dotés d'une étonnante culture qui a fasciné des générations successives d'anthropologues et d'ethnologues. À son tour, Ivan Alechine s'est senti mystérieusement attiré par ce peuple désormais écartelé entre traditions et modernité. « Ils ont une façon de penser dans laquelle je me reconnais, et qui est héritée de Cobra, explique-t-il. Des années que j'ai passées au Mexique, se sont dégagées trois figures importantes qui structurent *Trébuchet* : Robert Morwy Zingg, cet anthropologue américain qui a travaillé une année entière avec les Huichols en 1934, Marcel Duchamp que j'ai redécouvert grâce à ce peuple, et Bertold Brecht qui figure le relais dramatique, avec l'unité de lieu et de temps, de la situation de ces Amérindiens.

L'intrusion des mânes de Marcel Duchamp, cet artiste précurseur du surréalisme et de l'art moderne, en plein cœur du pays huichol, pourrait laisser perplexe. L'analogie s'éclaire pourtant d'elle-même, comme une photographie sortant du bain révélateur,

pour peu que, à l'instar de l'enfant de Cobra, on se laisse porter par une intuition poétique : « Avec un porte-bouteilles, Duchamp faisait décoller avec trois fois rien. Les chamans huichols ont une démarche très similaire. Ils sont comme des artistes qui, dans cette vie très dure sur cette terre aride, font des cérémonies avec des bouts de plumes, des flèches votives, des chants. Ils élaborent des déplacements de signification. Duchamp a, lui aussi, quelque chose de cette « sorcellerie ironisée » qu'évoquait à son propos André Breton dans *L'Art magique*.

Livre sur le temps qui passe, sur une certaine entropie des mythes fondateurs et des civilisations qui les portent (Lévi-Strauss et ses *Tristes tropiques* ne sont jamais très loin), sur les rapports gémellaires qu'entretiennent l'art et la magie. *Trébuchet* tend un filin solide et discret entre les deux plateaux de la balance. Ivan Alechine s'y aventure en funambule aux trébuchements féconds, mais récupérant toujours in extremis son centre de gravité. Et ce qu'il nous dit des Huichols pourrait fort bien s'appliquer à lui-même : « Malgré l'invasion des produits manufacturés de Hong Kong et de Taïwan, malgré Internet et Facebook, les Huichols conservent une étonnante capacité de résistance. Il y a encore une belle énergie et elle se déplace constamment. Duchamp fait lui aussi partie d'une espèce menacée. La dérive autour de Duchamp, c'est le trop-plein d'installations, l'esbroufe. C'est la raison pour laquelle, dans *Trébuchet*, j'équilibre Duchamp par Karel Appel, que je retrouve dans tel ou tel objet huichol. »